

Bel âtre

Seuls, les riverains empruntent cette minuscule venelle, pavée de granit, rencognée entre de chétifs bâtiments aux façades cafardeuses. La rue des Thermopyles, au creux du quatorzième arrondissement de Paris, n'intéresse personne. Les habitants de cette allée quasi clandestine, pour la plupart modestes employés, domestiques ou surnuméraires, s'emploient à se faire discrets, voire invisibles.

La glycine qui grimpe le long de la gouttière de zinc et zébrant la façade de ses grappes mauves ressemble dorénavant à un long serpent gris. Elle est morte depuis des lustres mais personne n'a songé à l'enlever. La porte est toujours du même bleu sale. La peinture des barreaux des fenêtres du rez-de-chaussée s'écaille laissant la rouille mordre le fer. Des traînées de mousse verte s'incrument dans le crépit galeux du numéro vingt-cinq.

A la fenêtre du deuxième gauche, il est là, assis derrière la vitre, le regard morne fixé sur le pavé humide. Une forme blafarde entre dans la rue, là-bas, au coin de la cité Bauer. Son œil fatigué, s'allume un instant. Sans intérêt. C'est la blanchisseuse du numéro sept. Elle est facile à reconnaître, même de loin. Son pas dandinant et saccadé, sa silhouette ronde, emmitouflée dans une longue pelisse noire. La femme disparaît dans l'entrée de son immeuble. La monotone et désespérante attente reprend.

Il n'en a pas toujours été ainsi. Ambroise Levernion est né entre les deux guerres, au bout de la rue Boyer à quelques trois cent mètres de son appartement actuel. Son père travaille comme ouvrier à l'entrée des catacombes de la place Denfert-Rochereau, sa mère est couturière à façon, à domicile. Ambroise a une enfance tranquille et choyé de fils unique, sans anicroche notable. Il est un élève moyen de l'école publique, rue Asseline, à dix minutes de la maison. C'est, aux dires de ses professeurs, un enfant sans grande envergure, plutôt introverti, pusillanime et un peu frustré par le port de lunettes d'astigmatisme qui en font une cible facile pour ses camarades.

Germaine, sa mère, est une grande admiratrice de Marthe Chenal, la « Diva flamboyante », fantastique soprano, applaudie à l'Opéra-Comique et au Palais Garnier. Monsieur Levernion ne partageant pas cet engouement, c'est pendant ses absences du logis, qu'Ambroise est abreuvé d'opérettes et autres tragédies chantées. Cela conditionnera, à son corps défendant, la suite de son existence. A dix-sept ans, Ambroise entre comme apprenti, chez « Maubeer père et fils », le luthier et marchand d'instruments de musique de la rue Vanneau.

Madame Levernion est convaincu que son rejeton, fort de son immersion totale dans la « grande musique », possède la fameuse oreille absolue. C'est vrai qu'il reproduit, à l'oreille et sans avoir appris le solfège, quelques airs d'opéra sur l'harmonium de location installé dans le salon. Mais monsieur Maubeer, en professionnel averti, se rend compte immédiatement que le jeune homme n'est pas musicien dans l'âme. Pas plus qu'il ne promet la patience, la rigueur, la concentration et la grande capacité sensorielle, qualités nécessaires, voire

indispensables, au bon luthier. Qu'à cela ne tienne il peut probablement faire un excellent vendeur.

Le carillon sonne la demie de quinze heures. Des bruits étouffés lui parviennent de la cage d'escalier. Il pourrait aller jusqu'au judas et espionner le palier, mais il n'en a plus ni la force ni l'envie. Des marches craquent sous des godillots ferrés. Certainement ce vieil imbécile de Perdrilleau, le boiteux du troisième. Il y a longtemps que lui, Ambroise, n'a plus mis les pieds au troisième. Trop de mauvais souvenirs. Tiens ! Qu'est-ce qu'il avait dit... C'est bien Perdrilleau qui claudique dans la ruelle... Il va acheter son « Bergerac » au « Petit Narval », le café-bureau de tabac de la rue de Plaisance. Il va s'envoyer deux calvas serrés, coup sur coup, le dos tourné à la porte, se prendre la tête avec une « moule de comptoir » pour un sujet futile et s'en retourner, traînant la jambe, jusqu'à son appartement en maugréant toute la montée de l'escalier. L'interminable et stoïque astreinte reprend...

En face du magasin « Maubeer » se trouve une de ces quincailleries de quartier dans lequel on trouve tout le nécessaire aux besoins des ménages et quelques babioles exotiques pour des cadeaux de famille. Y circule surtout Marie-Bertille, une jeune fille, dix-huit ans, bien sous tous rapports, arrivée de Quimper l'année précédente. Ambroise, de sa boutique, la voit déambuler dans les rayons, palabrer avec les clients ou encaisser les achats derrière l'énorme caisse enregistreuse. Ses nuits sont ravagées d'ignominieux désirs et d'hypothétiques rêves d'union. Monsieur Maubeer s'est rapidement rendu compte de la baisse de rendement de son cupidon amateur. Son expérience de la vie lui a enseigné que la maladie d'amour n'est pas très bonne pour les affaires et sa meilleure solution au problème est d'envoyer Ambroise, deux fois par jour, acheter à la quincaillerie toutes sortes de marchandises inutiles pour que les deux tourtereaux en viennent rapidement au fait.

Le mariage a eu lieu, quatre jours avant l'entrée des troupes allemandes dans Paris, en pleine débâcle – signe prémonitoire ... dans l'église de Notre Dame du Travail, au son d'un biniou resté de sinistre mémoire chez tous les mélomanes éclairés invités à la fête. La photo du couple endimanchée, sur la cheminée en faux marbre rouge, témoigne de cette brillante journée. Journée assez piteusement poursuivie « Chez Pierrot », café-bar, bois et charbon, où le rationnement fit du « banquet de noces » une des plus tristes réceptions de mariage depuis la révolution française. Les Levernons, deuxième génération, emménagèrent rue des Thermopyles courant juin, l'esprit tout à leur petit bonheur, sans s'inquiéter des bruits de bottes et des perspectives de guerre mondialisée. L'astigmatisme d'Ambroise lui évite d'être appelé sous les drapeaux. La famille Maubeer s'agite.

Dans l'immeuble d'en face, madame Gorscheltz, arrose les pétunias rachitiques de son bord de fenêtre avec son ridicule et minuscule arrosoir bleu. C'est vrai que nous sommes mardi. Le mardi madame Gorscheltz a son après-midi. Elle travaille métro Pernety, chez un comptable... enfin... dans son souvenir... il y a bien dix ans qu'il ne lui a pas adressé la parole. Il l'a toujours trouvée « tarte » la Gorscheltz ! Avec sa mise-en-plies citronnée, ses yeux bovins trop rapprochés, ses bajoues et son goitre... Et son mari donc ! Un échalas, triste à pleurer, teint jaune et fiévreux du gars malade du foie... un costume sur mesure pour un croque-mort de métier ! Son trait ironique le fait sourire en coin. La Gorscheltz hausse les épaules en refermant sa fenêtre. Elle aura pris son rictus pour un salut...

Les Maubeer père et fils ont pris soin d'enlever leur nom de l'enseigne avant de rejoindre la zone libre, laissant le magasin aux bons soins d'Ambroise. Son statut de

« musicien » n'inquiète pas le moins du monde l'administration allemande qui vient régulièrement lui confier la réparation d'instruments de la « *Militärkapelle* ». Le couple vivote, enfermé dans leur petite vie, en attendant des jours meilleurs.

La foudre est tombée sur le vingt-cinq de la rue des Thermopyles. L'Allemagne a besoin de bras. Les ordonnances « Sauckel » exigent du gouvernement Laval de la main d'œuvre qualifiée. Comment le nom de « Levernou Ambroise », ce petit commerçant astigmaté, a-t-il atterri sur les listes ? Dénonciation ? Confusion sur son expertise « musicale » ? Mystère ...

Deux longues années loin de Paris. Ambroise est employé comme soudeur à l'arc dans une usine de chars cachée dans les forêts de Linz en Autriche. Froid, faim, souffrance et mort, le jeune homme habitué à un petit confort bourgeois n'a survécu qu'en se serrant les coudes avec ses camarades et en embrassant tous les soirs la photographie de Marie-Bertille. Dans l'adversité et l'infortune, le médiocre troubadour s'est aigri, endurci, aguerré. Les colonnes russes les ont libérés en juillet quarante-quatre, mais les ont laissés sur place faute de perspectives pour ces parias mésestimés par l'histoire. Deux longs mois d'exode à travers l'Europe en plein chambardement pour revenir dans l'appartement de la rue des Thermopyles. Appartement vide, Marie-Bertille, esseulée, s'est réfugiée à Saint Etienne chez une cousine.

Le carillon compte cinq coups graves. Dix-sept heures. Le soleil éclaire le dernier étage de l'immeuble du docteur Lefras, au fond de l'impasse Bauer. L'été se termine. Les jours sont plus courts. Sans importance pour qui n'attend plus rien de l'existence. Deux gamins courent dans la ruelle en chahutant. Une odeur de choux, envahissant la cage d'escalier, filtre sous la porte. Encore les Humbert, au rez-de-chaussée droit, une famille nombreuse, bruyante et sous allocations.

Marie-Bertille n'a pas été reprise dans la quincaillerie. Elle travaille dorénavant comme femme de chambre dans un hôtel de la rue de l'Ouest. Le magasin Maubeer n'a pas rouvert. C'est maintenant un marchand de couleurs. Il se dit dans le quartier que les anciens propriétaires se seraient exilés en Argentine. Ambroise est employé comme réparateur de parapluie dans une petite fabrique du dix-septième arrondissement, à une heure de métro de l'appartement. Il part tôt et rentre après dix-neuf heures. Le travail n'est pas prenant mais monotone et fatiguant nerveusement.

Le père d'Ambroise décède après une longue maladie des poumons. La mère, impotente, est placée aux Augustins, la maison de retraite rue des Plantes. Le couple n'a pas d'enfant et Marie-Bertille s'impatiente. Le docteur Gabouillau, ex-interne de l'hôpital Saint Joseph et prédécesseur du docteur Lefras, leur a fait passer des examens. Ambroise a un problème de fertilité de ses gamètes. Probablement dû aux émanations gazeuses délétères des produits de soudage qu'il a respirés pendant ses deux années de déportation, a dit le docteur en frappant du dos de la main la feuille des résultats d'analyses. Marie-Bertille est éplorée et parle d'adoption.

Sept coups vibrants font résonner le carillon. C'est une heure qu'il redoute. Depuis toutes ces années, c'est tous les jours la même angoisse. Ses mains deviennent moites, il a chaud, sa tête vibre à l'intérieur. Il arrive qu'il entende encore le bruit sourd du marteau. Il connaît bien la suite... Il se trainera jusqu'à l'évier pour y cracher la salive ensanglantée qui lui obstrue la gorge. Il boira un peu d'eau, s'épongera le front avec le torchon à carreau vichy

qui lui vient de sa mère et retournera à son poste d'observation, les mains tremblantes, le cœur au bord des lèvres.

Il est rentré plus tôt ce mardi-là. Une surprise pour Marie-Bertille, qui lui reproche ses longues journées. Il a croisé la Gorscheltz qui revenait de courses. Il l'a trouvé moche comparé à sa petite femme à lui. Il pluviotait, presque délicatement, sur les pavés de la rue des Thermopyles. Le devant de porte du 25 était constellé de pétales mauves. Il a déposé son parapluie contre le chambranle pour ouvrir la porte. L'appartement était vide. Une course de dernière minute ? Un service chez les voisins ? Un surplus de travail à l'hôtel ? Il a oublié le parapluie dégoulinant sur le palier. Pas question de l'y laisser, la mère Dupréjon, la concierge, ne lui pardonnerait pas une tache d'humidité sur le palier. Il ressort et

— Arrête, grand fou... Je te dis que j'ai entendu la porte...

— Mais non tu as rêvé. On n'a encore une bonne demi-heure pour nous, ma douce...

— Non, je n'ai pas rêvé. Je descends... On se voit demain « *amore mio* »...

La conversation vient du palier du troisième. C'est un jeune peintre en bâtiment qui occupe le troisième droit, juste à l'aplomb du leur. Un calabrais, paraît-il. On entend parfois les pieds de chaises qui raclent le parquet au-dessus de leur tête. Marie-Bertille a inventé une histoire de farine et d'œuf à rendre aux Humbert. Ambroise a hoché la tête, mais son cerveau était comme mort. Au milieu de la nuit, il s'est réveillé en sursaut et, assis dans la cuisine, a cogité jusqu'au matin. En appuyant sur la minuterie de l'escalier pour partir au travail sa décision était prise.

Dix-neuf dix. Ça y est, ses angoisses le reprennent. Les pavés de la rue deviennent flous et lui remontent brusquement au visage. Il respire à grandes lampées l'air encaustiqué de l'appartement. Le vertige lui fait tourner la tête vers la photo qui s'empoussière sur la cheminée. Il entend distinctement la voix du photographe : « Serrez-vous ! Mais serrez-vous donc ! » Il perçoit, comme hier, l'odeur puissante des arums blancs de l'énorme bouquet à leurs pieds, la main de Marie – Bertille qui lui écrase les doigts, la lumière du projecteur qui lui brûle les pupilles et lui fait froncer les sourcils. On peut le remarquer sur le cliché à son air agressif. De l'eau... Un peu d'eau pour se rafraîchir la gorge... Ça va passer... Ça passe toujours...

Ambroise a espionné Marie-Bertille. Maintenant il en est certain, sa femme et le bellâtre barbouilleur sont amants. L'italien s'est pas méfié le moins du monde quand Ambroise, petit employé banal, lui a affirmé qu'il devait y avoir une fuite dans son cabinet de toilette. Le marteau bien en main, le premier coup, porté avec une rage féroce, a été le bon. Ne restait plus qu'à faire basculer le corps, du haut du fenestron de la salle d'eau, dans la cour intérieure, trois étages plus bas. Suicide.

Le docteur Lefras a longuement tergiversé en regardant les clichés radiographiques à la lumière du néon. Les taches, là, là et là... sont éminemment parlantes... mésothéliome ! La plèvre et le péritoine sont atteints. Désolé. Combien de temps ? Entre deux et six mois... Désolé. Quelle importance. Il en a marre... marre de cette vie entre parenthèses... Marre de ces remords, de ces cauchemars, de ces spectres qui lui pourrissent l'existence.

Au début il a dit que Marie-Bertille était parti se reposer à Quimper dans sa famille. Le bon air de la mer contre l'air pollué de Paris. Puis devant l'insistance inquisitrice des voisins,

il est allé passer quatre jours dans une pension de famille de l'Essonne. A son retour, en habit de deuil, il a avoué que Marie-Bertille était morte. Décédée accidentellement, en chutant dans le port de Plobannalec-Lesconil. Elle ne savait pas nager. Tout a été terminé très vite. Non, on lui a juré qu'elle n'avait pas eu le temps de souffrir. Désolé pour tout. Suivent quinze années d'amertume, de tourments et de souffrance morale.

Le verre d'eau lui a fait du bien. Les boîtes de médicaments sont entassées sur le buffet en formica orange. Il n'y touche plus depuis trois jours. Il ne respire plus que par bouffées ridicules. Il dort sur ce fauteuil contre la fenêtre où il passe toutes ses journées. La nuit, secoué par les quintes de toux, il imagine la suite. Quand il ne sera plus là, le propriétaire fera tout enlever par les gars de l'Armée du Salut. Ils embarqueront, sans état d'âme, la salle à manger de maman Levernion, le lit haut et l'armoire bretonne, le carillon et la photo de mariage dans son cadre suranné.

Le propriétaire aura intérêt, avant de relouer, à remettre aux normes ces foutus câbles électriques charbonneux... Et le circuit de chauffage. Un de ces boucans dans les tuyaux de fer blanc... Et le tuyau de gaz, il faudra le changer aussi le tuyau de gaz. Quant aux tapisseries et peintures... Et finalement... Quand tout sera refait... Viendra le moment...

Condamnée depuis quinze ans, un ramonage en règle du conduit s'impose... Une si belle cheminée en faux marbre rouge... Elle l'aimait tant, Marie-Bertille sa cheminée... Elle a été servie...